



L'airain



LE 14 JUILLET 1917
LA FÊTE DES DRAPEAUX
Le drapeau mutilé du 67^e devant la statue de la République.

F°P44

Cavalerie russe dans la région marécageuse du Pripet.



Nouveaux canons Krupp que les Russes ont pris et retourné contre les Allemands.



Renforts russes traversant un village près de Stanislaw.

L'OFFENSIVE S'ÉTEND SUR LE FRONT RUSSE

C'est au poste même du commandant d'armée que le ministre Kerensky suivit, avec une émotion compréhensible, les premières phases de cette offensive qui est son œuvre. A l'heure où nous mettons sous presse, la pression de l'armée révolutionnaire continue, Kornilof avance victorieusement dans les Carpathes; la bataille reste engagée dans toute la région de Brzezany. Pinsk est en flammes, alors l'intensité du tir de l'artillerie allemande fait prévoir un effort de l'ennemi vers Riga.



Un sous-marin américain.

Deux des pilotes qui convoyèrent les transports.

Dans la carlingue d'un hydro-avion.

L'atterrissage d'un hydro-avion.

CEUX QUI CONVOYÈRENT LES TRANSPORTS AMERICAINS

L'avant-garde de la formidable armée que les États-Unis vont jeter dans la balance du côté de l'Entente a pu débarquer en France malgré les tentatives des sous-marins. Et le nombre des soldats déjà arrivés étonne les Allemands eux-mêmes. La sécurité de ce voyage sans précédent est due surtout à la vigilance des hydro-avions qui, sans cesse, ont survolé les navires bondés d'hommes.



PLACE DE LA NATION, LE DRAPEAU DE LA LEGION ÉTRANGÈRE SALUE LA REPUBLIQUE

Des mains du Président de la République le drapeau de la Légion étrangère a reçu, le 14 Juillet, la fourragère verte et jaune aux couleurs de la médaille militaire. Puis, la cérémonie officielle terminée, ce fut pour ces héros l'ovation indescriptible et sans fin du peuple de Paris. Lorsque, après avoir incliné les haillons troués et déchiquetés par la mitraille de leur glorieux emblème devant le monu-

ment de Dalou, les légionnaires aux poitrines constellées de décorations parurent à l'entrée du faubourg Saint-Antoine, un seul cri d'admiration se fit entendre : les fleurs tombaient aux pieds de ces braves deux fois Français, les femmes leur envoyaient des baisers, les hommes applaudissaient alors que, dans les airs, les aviateurs du camp retranché de Paris leur faisaient une escorte d'honneur.

RAVENGAR ⁽¹⁾

ROMAN CINÉMATOGRAPHIQUE D'AVENTURES ADAPTÉ PAR GUY DE TÉRAMOND

Le douzième et dernier épisode de ce roman : *L'heure de la Justice*, sera projeté, à partir du vendredi 27 juillet, sur l'écran de tous les Etablissements qui donnent les films Pathé frères.

DOUZIÈME ÉPISODE

L'HEURE DE LA JUSTICE

PREMIÈRE PARTIE

LE SUPRÊME EFFORT DU CRIMINEL

L'APPARITION

Dans le salon de l'hôtel de la cinquième avenue, Jessie se reposait.

Elle avait placé près d'elle le flacon aux boules mystérieuses et le journal d'Eric Mathewson, si inespérément reconquis, et, avant d'aller les enfermer dans le coffre-fort secret de son boudoir, elle goûtait pendant quelques instants, les yeux mi-clos, la douceur de la quiétude morale qui, depuis si longtemps, avait manqué à son esprit.

Il lui semblait que le terme de ses épreuves approchait et une intuition indéfinissable, à laquelle elle s'abandonnait avec joie, lui disait que l'heure si longtemps attendue allait sonner enfin, l'heure où le passé serait désormais sans souffrance pour elle.

Mais tout à coup la porte du salon s'ouvrit et, sur le seuil, Harry Price apparut, l'air souriant.

Se dressant toute droite, dans un élan de toute sa chair, elle allait courir vers lui, les bras tendus.

Mais, d'un geste, il l'arrêta.

— Harry, supplia-t-elle, que me voulez-vous ?

— Ce que je veux ? répondit-il en l'enveloppant d'un regard d'infinie tendresse... je viens plaider en faveur de l'homme qui veille sur vous avec le même dévouement que j'aurais eu moi-même si je n'étais point dans le royaume des Ombres... Écoutez moi bien, Jessie... je songe à votre avenir... nous ne pouvons pas vivre toujours avec les morts ! Renaissez à l'existence et au bonheur... Ne repoussez point l'amour loyal et sincère de Ravengar !

— Harry ! cria-t-elle, bouleversée jusqu'au fond de l'âme par ce qu'elle entendait...

Mais, déjà, il avait ouvert la porte et il disparut.

Jessie s'élança derrière lui. Mais elle ne trouva personne. Elle parcourut, fiévreuse, les pièces environnantes. Elles étaient vides. Soudain, dans le couloir, elle rencontra Ravengar.

— Je venais, chère Madame, lui dit-il avec son flegme habituel, vous rendre compte de notre poursuite après Juan Navarros...

Mais elle ne l'écoutait point.

— Vous n'avez vu partir personne ? interrogea-t-elle, le cœur battant.

— Non... vous cherchez quelqu'un ?

Elle passa la main sur son front.

— C'était sans doute quelque hallucination ! murmura-t-elle en elle-même...

(1) Pour répondre au désir de nombre de nos lecteurs nous avons fait faire un nouveau tirage des "NUMEROS RAVENGAR". Nous sommes donc dès maintenant en mesure de leur faire parvenir, contre la somme de 2 fr. 90, les douze fascicules qui composent la collection complète de ce passionnant roman d'aventures dont nous donnons aujourd'hui le dernier épisode (11 numéros à 0,25 et un supplément à 0,15).

Adresser toutes les demandes avec mandat-poste à l'Administrateur de l'Édition Française illustrée, 30, rue de Provence, Paris.



Ravengar se tenait près de Jessie endormie.

— Puis tout haut elle reprit :

— Figurez-vous, mon cher ami, que j'ai cru voir, tout à l'heure, mon pauvre Harry ; alors je me suis précipitée comme une folle...

Ils rentrèrent dans le salon.

— Tenez, lui dit-elle en lui montrant les deux objets qu'elle avait repris à John Stones, regardez !

Elle lui conta la scène qui s'était passée quelques instants auparavant et, quand il eut fini, ce fut à son tour de lui apprendre comment son mari avait, une fois encore, échappé à la police.

— Mais, continua-t-il, laissez cela pour le moment. Les événements suivent leur cours et lui seul pourrait les arrêter. Ne venez-vous pas de m'apprendre, ma chère Jessie, que vous aviez cru voir Harry Price ?

— En chair et en os ! répondit-elle en soupirant. Il m'a même parlé.

— Et que vous a-t-il dit ?

— Il m'a conseillé de reprendre mon serment de n'être jamais qu'à lui, de l'oublier et de chercher à me refaire une vie.

— C'est là un excellent conseil, ma chère Jessie. Et il n'y a rien ajouté ?

— Si, répondit-elle en baissant les yeux tandis qu'une légère rougeur montait à ses joues. Il m'a dit qu'il y avait, près de moi, un homme qui saurait me rendre heureuse et sur le bras duquel je pourrais m'appuyer avec confiance.

— Et cet homme ? demanda Ravengar d'une voix qui tremblait un peu.

— C'est vous, mon ami...

Un instant ils demeurèrent silencieux, l'un en face de l'autre. Ravengar avait pris dans les siennes la main de sa compagne et la serrait doucement. Il semblait qu'il n'osât plus interroger et qu'il attendit respectueusement que, d'elle-même, elle lui apprît ce qu'elle avait décidé.

— Mon ami, lui dit-elle enfin, je sais de quelle tendresse, de quel dévouement inlassable vous m'entourez... Je sais la gratitude et la reconnaissance que je vous dois...

Elle s'arrêta un instant, puis, d'un ton assourdi d'émotion, elle reprit :

— Je sais aussi le chagrin que je vais vous causer... mais une entière franchise est nécessaire entre nous... Je ne peux pas... je ne dois pas vous aimer, mon ami... Mon cœur n'appartient qu'à un homme... et je ne reprendrai jamais, quoi qu'il arrive, le serment qui m'a liée, pour toujours, à Harry Price...

Pour toute réponse, Ravengar se contenta de poser ses lèvres sur la petite main qu'il tenait toujours entre les siennes.

LE BAR DU BLACK-OLD-DOG

John Stones se retrouva avec Juan Navarros au *Black-Old-Dog*, bar mal fané de Brooklyn, rendez-vous habituel de quelques jeunes gredins de son espèce.

La police l'avait relâché.

Somme toute, il n'y avait rien de grave à lui reprocher. Ce flacon, pour si précieux que Mac-Cuire s'obstinât à l'affirmer, ne valait point l'envoi en prison de l'individu, aussi peu recommandable fût-il, entre les mains duquel il se trouvait. D'ailleurs, rentrée dans son bien, sa propriétaire avait disparu sans déposer aucune plainte contre le jeune homme. Celui-ci, de son côté, n'en déposait aucune, non plus, contre son agresseur et ne demandait qu'à être remis en liberté. Dans ces conditions, le chef de sûreté avait cru bien agir en déclarant l'incident clos et renvoyant tout le monde.

C'est ce qu'à Juan Navarros expliqua John Stones tout meurtri encore des coups qu'il avait reçus du concierge.

Le Cubain, tout en l'écoutant, hochait la tête en silence.

Décidément, Ravengar avait raison. La chance tournait de nouveau contre lui. Coup sur coup, les boules mystérieuses lui avaient échappé et, chose plus grave encore, le voile, par un phénomène étrange, avait perdu son pouvoir magique.

Et plus il en cherchait l'explication, plus il était convaincu, en lui-même, qu'il l'aurait certainement trouvée dans le manuscrit du chimiste.

Il importait donc absolument qu'il fit des efforts pour reprendre le précieux journal d'Eric Mathewson des mains de Jessie, échappée miraculeusement à l'incendie qu'il avait allumé.

Or, pour cela, il n'y avait qu'un moyen.

Pénétrer dans son hôtel avec John Stones et des complices et se mettre à sa recherche avant qu'elle ait eu le temps de le rendre à Ravengar.

Ce fut ce qu'il exposa à ceux-ci en leur proposant de l'aider dans cette nouvelle expédition.

Mais le jeune bandit ne se souciait que médiocrement de l'accompagner. Sait-on jamais où vous entraîne le plus banal cambriolage ? Il s'agit bien de fracturer seulement un coffre-fort et de dévaliser une armoire. Mais on trouve quelque un qu'on n'attendait point. On perd la tête. On tire son couteau. On veut réussir son entreprise coûte que coûte. Et, sans le vouloir, entraîné par les circonstances, on commet un crime. John Stones ne tenait pas le moins du monde à aller jusque-là.

Juan Navarros essaya de le convaincre : qu'avait-il à craindre ? En somme, c'était dans son grand hôtel, chez lui, qu'on pénétrerait. N'avait-il point le droit d'y introduire qui il voulait ? Il n'y avait donc ni cambriolage ni effraction dans une pareille opération.

John Stones se rendit à ces explications. Un paquet de bank-notes, glissé sous la table par son interlocuteur, eut vite raison de ses dernières hésitations.

— Mes amis, dit alors Juan Navarros, notre meilleur moyen de réussir, c'est la surprise. Nous allons entrer dans mon jardin par une petite porte dérobée dont j'ai la clef. C'est dimanche. A onze heures tous les domestiques seront partis à l'office religieux. John Stones fera le guet, prêt à accourir à notre appel. Vous deux, vous m'accompagnerez. Nous parcourrons les pièces de l'hôtel une à une. Si nous rencontrons une femme, jetons-nous sur elle pour la mettre dans l'impossibilité de nous voir, mais ne lui faisons aucun mal !

Ce plan élaboré, les quatre misérables se dirigèrent vers la cinquième avenue.

Juan Navarros les guida. L'hôtel semblait désert. Dans le fond du jardin, les jardiniers étaient occupés à leurs travaux.

Rien ne paraissait devoir entraver les projets du Cubain.

— Je ne crains que Ravengar ! murmurait-il à voix basse... mais où est-il en ce moment?... Au diable !... là-bas, sur la grand-route... il cherche une trace avec son policeman !... Nous avons tout le temps nécessaire devant nous !...

Alors, ayant placé John Stones en faction devant une petite porte dérobée, il pénétra dans son hôtel suivi des deux autres complices et commença aussitôt ses investigations.

LE NOIR ABSOLU

Dans le salon, Ravengar et Jessie continuaient à causer tranquillement.

— Ma chère amie, demandait celui-ci, voulez-vous que nous reprenions notre conversation au point où nous l'avions laissée, quand votre mari entra brusquement dans mon laboratoire, et êtes-vous toujours aussi curieuse de ce secret qui vous intéressait si fort autrefois ?

— J'allais vous en parler, lui répondit-elle...

Alors Ravengar continua :

— Je vous disais donc que l'invention d'Eric Mathewson consistait dans sa merveilleuse découverte du noir absolu, grâce auquel il était facile d'obtenir l'invisibilité. Pour bien vous le faire comprendre, il est nécessaire que je vous fasse un petit cours de physique, le plus rapidement d'ailleurs que je pourrais.

— Je vous écoute de mes deux oreilles...

— Ce qui vous semble noir, dans la nature, ma chère Jessie, ne l'est point, en réalité. Les objets ne sont perceptibles à notre vue qu'en raison des rayons lumineux qu'ils réfléchissent. Or, l'effet du noir absolu est d'empêcher toute réfraction sur les objets qui en sont couverts. En ne réfléchissant plus la lumière, il est donc évident qu'ils doivent échapper à notre vue. Voilà tout le principe de la formule du génial chimiste que j'ai mis six mois à reconstituer.

Tout en parlant, il avait débouché le flacon et sorti une boule ; puis il l'avait écrasée dans un petit cendrier qui se trouvait sur la table.



« Mes amis, dit Juan Navarros à ses complices, notre meilleur moyen de réussir, c'est la surprise ».

— Donnez-moi un pinceau ? demanda-t-il à Jessie.

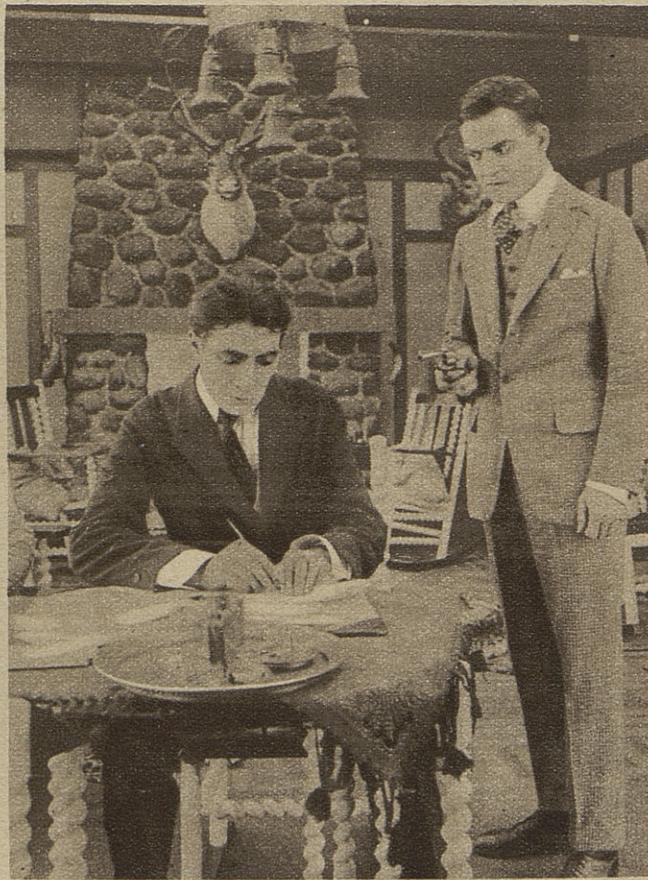
Celle-ci en prit un, dans un tiroir, qui lui servait à faire parfois de l'aquarelle pour se distraire et le lui tendit.

Alors, Ravengar attrapa un vase à portée de sa main et commença à le badigeonner lentement avec la poudre noire.

Et, à mesure qu'il passait le pinceau sur les contours du vase, ceux-ci s'estompaient peu à peu pour disparaître bientôt tout à fait sous les yeux étonnés de Jessie.

— C'est merveilleux ! murmurait-elle à voix basse...

— Dans ces conditions, reprit son compagnon, vous comprendrez facilement que, pour me rendre invisible, je n'avais qu'à m'envelopper dans un voile de soie qui ne me quittait jamais et que j'avais préalablement imprégné d'une couche de noir absolu.



Navarros plaça John Stones en faction devant une petite porte dérobée.

— Mais les yeux ? interrogea Jessie... les mains ?...

— C'étaient de simples trous, découpés dans la toile, qui laissaient passer mes mains et voir mes yeux... Oh ! s'exclama-t-il gaiement, il était indispensable que je m'entourasse d'un peu de merveilleux pour trapper l'imagination des gens autour desquels j'étais obligé d'évoluer et rendre ainsi ma tâche plus facile !

— Voilà donc, fit Jessie en frappant son front inondé d'une lumière subite, l'explication de ce qui s'est passé lorsque mon mari a été arrêté à la porte de ma chambre... lorsqu'un protecteur invisible m'a aidée à fuir de chez Bianca...

lorsque, venu chez Juan Navarros pour lui vendre l'aveu du crime de son complice, le misérable Diego Romanow a pu se sauver !... Mais, reprit-elle au bout d'un instant, il y a même quelque chose que je ne comprends point !

— Et qu'est-ce ? interrogea doucement Ravengar.

— Comment, enfermé dans la cave et la chambre blindée, parveniez-vous toujours à vous évader ? Ceci n'a rien à faire avec votre invisibilité !

Ravengar se mit à rire.

— Et pourquoi pas, ma chère Jessie ?... Allez-vous donc croire qu'il y avait là-dedans quelque chose de surnaturel, comme l'imaginaient les misérables chargés de me garder ?... Je ne suis pas, en vérité, un prestidigitateur s'escamotant lui-même !... D'un seul mot je vous expliquerai ce mystère et cette pauvre Bianca serait bien étonnée si elle m'entendait !

— Ecoutez plutôt. On croyait m'enfermer, mais, en réalité, on ne m'enfermait pas !... Au moment d'entrer dans ma prison, je m'enveloppais tout simplement dans mon voile et je restais avec mes geôliers, de l'autre côté de la porte !...

— C'est donc cela ! murmurait Jessie surprise... Hélas ! reprit-elle aussitôt, le voile magique est maintenant entre les mains de notre pire ennemi !

— En effet ! répondit Ravengar en hochant la tête avec calme... Seulement à quoi peut-il désormais lui servir ? Le voile magique, ma chère Jessie, a depuis perdu tout son pouvoir d'invisibilité.

— Et pourquoi cela ? s'écria la jeune femme

— Parce qu'il s'est produit une chose qu'ignore votre mari, c'est que le noir absolu exposé trop longtemps à l'influence de l'air perd toutes ses propriétés de ne point réfléchir les rayons lumineux. Voilà pourquoi, ajouta-t-il, il importe absolument que votre mari ne rentre jamais en possession du journal d'Eric Mathewson qui lui apprendrait la cause d'un phénomène qu'il cherche vainement à savoir.

Tout à coup il s'interrompit. Et, faisant signe à sa compagne de faire de même, il écouta, l'oreille tendue et retenant son souffle.

— On vient nous surprendre, dit-il à voix basse... Ecoutez bien, Jessie... Sauvez-vous avec le flacon et le manuscrit... et, en cas de danger, n'hésitez point à les détruire !...

Jessie s'empressa de lui obéir et, pour protéger sa fuite, Ravengar se plaça devant la porte par laquelle elle était partie.



Au balcon de l'hôtel Crillon.

Commandant contre le mexicain Villa.

Visitant les Invalides.

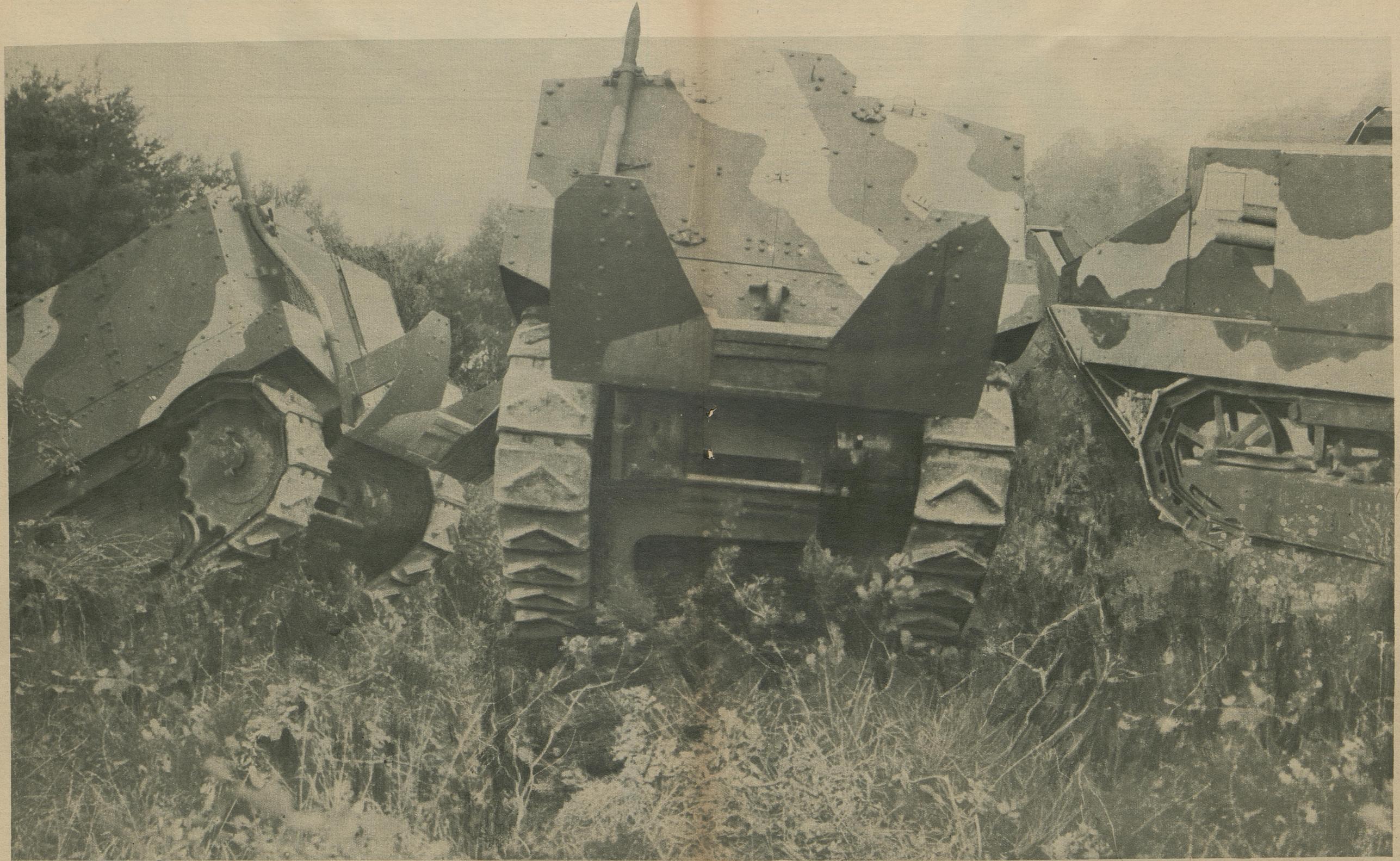
Le général Pershing, le 4 juillet, sur la tombe de La Fayette.

QUÉLQUES SILHOUETTES DU GÉNÉRAL PERSHING

Cet arrière petit-fils d'Alsacien — on sait que le grand aïeul du général Pershing émigra en Amérique au milieu du dix-huitième siècle — est un soldat dans toute l'acception du terme. Élève de cette école de West Point, le Saint-Cyr des États-Unis, celui qui devait commander en chef le corps expéditionnaire des États-Unis a

fait ses preuves comme chef d'armée en combattant Villa, ce rebelle mexicain et ses farouches lieutenants avec une ténacité et une telle sûreté de lui-même que les Allemands peuvent fâcheusement augurer pour eux de l'entrée en scène de ce général que la France et Paris ont salué des plus vibrantes acclamations.

J'ai vu



NOS CHARS D'ASSAUT PENDANT LA BATAILLE : TANKS FRANÇAIS TRAVERSANT DES FOURRÉS DANS UNE FORÊT DE L' AISNE

TROP TARD!

La porte s'ouvrit brusquement, et sur le seuil apparurent Juan Navarros et ses deux acolytes.

Aussitôt, sur un signe du Cubain, ils se jetèrent sur Ravengar.

Celui-ci, qui se tenait sur ses gardes, reçut le choc sans broncher. D'un coup de poing il envoya un de ses adversaires rouler à terre.

Juan Navarros s'élança à son tour. Il rejoignit aussitôt son complice sur le sol. Mais le troisième parvint à saisir Ravengar au collet et à donner ainsi à ses camarades le temps de se relever. Et la lutte recommença.

Jessie, pendant ce temps-là, courait vers son boudoir pour serrer dans son coffre-fort les précieux objets que Ravengar lui avait confiés.

Mais, soudain, elle se trouva en face de John Stones. Celui-ci, entendant le bruit de la lutte dans le salon, s'était hâté de venir à l'aide de ses compagnons. Seulement, ne connaissant point la disposition des lieux, il s'était trompé et allait entrer dans la pièce d'où Jessie se préparait à sortir.

La jeune femme, en le voyant, s'empressa de refermer la porte : un tour de clé la mit hors d'atteinte du misérable.

Ce fut en vain que John Stones essaya d'enfoncer la porte. Elle était solide et résistait à tous ses assauts. Plus il s'acharnait contre elle plus elle semblait dresser contre lui un obstacle infranchissable.

Mais Jessie avait conscience du danger. Elle ne savait point si la porte pourrait résister toujours. D'un autre côté il lui était impossible de sortir de la pièce dans laquelle elle avait trouvé un refuge. Si le complice de ces individus arrivait à son secours, elle était perdue.

Alors elle n'hésita point.

Elle prit le journal d'Eric Mathewson, en arracha les pages d'une main fébrile, le mit dans la cheminée et plaça dessus les boules.

Puis elle frotta une allumette et l'approcha. Une immense flamme jaillit instantanément. En un instant les feuilles du manuscrit flambèrent et il n'en resta bientôt plus qu'un petit tas de cendres. Le secret du chimiste était anéanti pour toujours !

Dans le salon, cependant, la lutte continuait toujours, de plus en plus acharnée.

Juan Navarros s'était relevé et, aidé de son acolyte, s'était de nouveau jeté sur Ravengar. Seul contre trois, celui-ci devait fatalement finir par succomber.

Alors, il employa une tactique qui, plusieurs fois déjà, lui avait réussi. Il avait gagné, en résistant à ses agresseurs, assez de temps pour que Jessie fût à présent en sûreté.

Il feignit d'être étourdi sous les coups violents qu'il recevait de tous côtés, flageola sur ses jambes et vint s'étaler de tout son long sur le tapis.

— Il a son compte ! ricana le Cubain... Maintenant, mes amis, à la recherche de ma femme !... J'ai entendu ce qu'il lui disait tout à l'heure... Il faut absolument nous emparer d'elle avant qu'elle ait pu détruire le précieux volume qui est entre ses mains...

John Stones continuait à frapper à coups redoublés contre la porte derrière laquelle Jessie était à l'abri.

Attiré par le bruit, Juan Navarros accourut vers lui et, unissant leurs efforts, les trois misérables parvinrent à enfoncer la porte.

Juan Navarros s'élança sur Jessie.

— Le manuscrit !... Les boules !... ordonna-t-il.

Mais, d'un geste tranquille, elle lui montra la cheminée.

— Prenez-les vous-même ! répondit-elle.

Le Cubain étouffa un cri de rage. Dif journal merveilleux d'Eric Mathewson il ne restait plus qu'une pincée de cendres qui eussent tenu dans la paume de sa main !



Juan Navarros s'élança sur Jessie.

— Coquine ! hurla-t-il...

Il allait se jeter sur elle, ivre de rage, pour lui faire payer tous les déboires, toutes les désillusions qu'il lui devait depuis le jour où il l'avait épousée, mais il n'en eut point le temps.



Mais Harry Price l'attirait tendrement vers lui.

Un de ses complices venait de donner l'alarme : du dehors on arrivait au secours de Jessie.

Un des domestiques, rentré plus tôt de l'office, avait entendu du bruit dans l'hôtel : il n'avait point douté que ce fussent des cambrioleurs qui avaient mis à profit leur absence.

Aussitôt il avait couru vers les ouvriers qui travaillaient au fond du jardin.

— Suivez-moi ! leur avait-il crié...

Et tous s'étaient élancés.

Il n'y avait pas une minute à perdre.

— Sauve qui peut ! dit Juan Navarros...

Et, avec ses complices, il se hâta de sortir de l'hôtel par la petite porte dérobée par laquelle il était entré, tandis que Jessie, délivrée par les jardiniers, s'empressait auprès de Ravengar qui, étendu sur le tapis du salon, ne donnait plus signe de vie.

LE REGARD DANS LE PASSÉ

Cette fois, Juan Navarros jugea inutile de s'acharner plus longtemps.

Il était vaincu.

Il n'avait plus qu'à disparaître pour toujours, en abandonnant la lutte qu'il avait entreprise contre Jessie et son compagnon.

John Stones lui indiqua, dans les environs de New-York, une petite villa appartenant à un de ses amis. Là, il pourrait facilement attendre, dissimulé à tous les regards, son départ pour l'Argentine où, au milieu de ses pampas, il était bien certain que ses adversaires ne chercheraient point à le relancer.

Ce pavillon, situé en pleine campagne, était meublé avec une coquetterie simple.

Avec son mobilier laqué blanc, ses têtes de cerfs accrochées au-dessus des portes, sa haute cheminée semblant taillée à même les moellons des murailles, on eût dit quelque pavillon de chasse.

Et là, appuyé contre le dossier d'une chaise, Juan Navarros se mit à réfléchir longuement.

Dans quelle situation se trouvait-il ?

Lui, un des plus riches, un des plus estimés propriétaires de l'île de Cuba, il en était réduit à se cacher, et en tremblant que la police ne le découvrit pour lui demander compte de tous les crimes où, peu à peu, la fatalité l'avait entraîné !

Et tout cela, parce qu'un jour il avait rencontré sur sa route miss Jessie Walcott, qu'il l'avait éperdument aimée et qu'il avait voulu l'épouser malgré elle.

Et alors, devant ses yeux surgit tout à coup la scène où, dans le salon du planteur, Harry Price, la statue du guerrier hun dans la main, devant le cadavre de Diégo, clamait vainement son innocence.

Il s'était montré sans pitié pour son rival.

Il avait brandi contre lui ce document accablant, œuvre d'un faussaire à ses gages, et cette seule pièce avait suffi pour envoyer au baigne un innocent sans qu'une seule protestation eût jailli de sa conscience !

Pour se débarrasser de l'homme qu'aimait Jessie, il n'avait pas hésité à employer les moyens les plus infâmes : les conseils de son frère, la complicité de Malcorne-le-Borgne, la bienveillance elle-même de M. Walcott, tout avait concouru à lui faire oublier les sentiments d'honneur et de loyauté dont pendant toute sa vie il ne s'était jamais départi jusqu'au jour où il avait entrepris contre l'amour cette lutte où les plus forts finissent toujours par être vaincus !

Juan Navarros se laissa alors tomber, avec découragement, sur un fauteuil.

Ce faux abominable, grâce auquel il s'était débarrassé de Harry Price, n'avait été cependant que son premier pas dans le crime. A mesure que les obstacles se dressaient devant lui, il regardait

A TRAITRE, TRAITRE ET DEMI

de moins en moins aux moyens de les surmonter.

Il se rappelait avec épouvante qu'il n'avait pas même esquissé un geste pour sauver Jessie de la catastrophe de la *Stella* perpétrée par Malcorne, pour la défendre contre les acolytes de cette Bianca entre les mains de qui il n'avait été qu'un jouet ridicule et pour laquelle il avait risqué sa vie dans cette lutte sauvage à cent cinquante pieds au-dessus du sol, contre le misérable dont la complicité l'avait rivé à sa chaîne d'infamie!

La femme qu'il avait tant aimée, qu'il avait aimée par-dessus tout, pour qui il avait tout sacrifié, n'avait été pour lui que la plus implacable ennemie.

Et, en songeant à tout cela, Juan Navarros sentait que tout s'était écroulé autour de lui et qu'au milieu de toutes les ruines qu'il avait accumulées il ne lui restait même plus la suprême ressource des vaincus : l'espérance!



DEUXIEME PARTIE

LE MORT QUI PARLE

Juan Navarros était toujours abîmé dans ses tristes pensées, quand, soudain, un cri monta à sa gorge; ses mains se tendirent en avant comme pour chasser un horrible cauchemar.

Harry Price était devant lui.

— Vous! balbutia-t-il... Voyons, c'est impossible... vous n'êtes pas Harry Price!... Harry Price est mort, bien mort... et les morts n'ont jamais ressuscité!...

— Oni, répondit lentement le jeune homme, c'est bien moi, señor Juan Navarros... moi qui viens, non comme un fantôme, mais bien en chair et en os vous demander compte du crime que vous avez commis contre moi!...

Juan Navarros ne put en entendre davantage. Il se précipita vers la porte.

Un ordre le cloua au sol.

— Halte! lui cria Harry Price... si vous essayez de vous sauver, vous êtes un homme mort!...

Devant la menace du revolver, le Cubain revint sur ses pas. Puis, comme frappé d'une idée subite, il se précipita vers la fenêtre.

Ses jambes se déroberent sous lui. Il venait d'apercevoir une auto montée par Jessie et plusieurs policiers.

Alors il tomba à genoux, et, dans un souffle, suppliant, balbutia :

— Harry Price, que voulez-vous de moi?...

— Juan Navarros, répondit lentement le jeune homme, votre situation est désespérée et nulle puissance humaine ne peut vous sauver. Mais votre arrestation m'importe peu et le seul but que je poursuis, c'est ma réhabilitation. Voici un papier. Signez-le et vous serez libre.

Juan Navarros prit la feuille que lui tendait son interlocuteur et lut à voix basse

Je, soussigné, déclare que la mort de mon frère Diégo fut purement accidentelle et que le faux présenté par lui à miss Jessie Walcott était l'œuvre de Malcorne-le-Borgne, payé par moi pour cela.

Toute résistance était inutile; le Cubain le comprit.

Il écrivit en tremblant :

« Ceci est l'exacte vérité. »

« JUAN NAVARROS. »

Harry Price dit alors :

— C'est tout ce que je voulais, Juan Navarros!... Vous pouvez partir.

Et, d'un ton narquois, il ajouta :

— Soyez heureux qu'Harry Price ne veuille pas se souvenir des tours que vous avez joués à Ravengar!

— Ravengar? s'exclama le Cubain.

Et, alors, ce fut comme si un voile se déchirait tout à coup devant lui. Maintenant, il comprenait. Ravengar, le mystérieux protecteur de Jessie, l'ami fidèle qui avait, tant de fois, arraché la jeune femme aux dangers où il l'avait précipitée, n'était autre que son ancien fiancé!

— Ah! cria-t-il, ivre de rage... Puis, vaincu, les épaules courbées, le Cubain sortit...

John Stones était un misérable sans conscience. Voyant que les affaires de son complice allaient mal tourner, il n'avait point hésité à lâcher et s'était empressé de se mettre à la disposition de ses adversaires, leur offrant de leur apprendre le refuge du Cubain.

Il n'avait point tardé à recevoir cette réponse de Jessie :

« Ci-jointe la somme de deux cents dollars pour avoir servi la cause de la justice. »

Trois lignes complétaient ce billet :

« Trouvez-vous, demain, à proximité de la maison que vous indiquez; quand nous arriverons, vous nous montrerez le chemin. »

Caché derrière un fourré, John Stones attendait donc la venue de Jessie et de son compagnon, et quand celui-ci parut il lui donna toutes les explications nécessaires pour que Juan Navarros ne lui pût échapper.

Les policemen décidèrent de cerner la maison avant d'y pénétrer.

Mais Juan Navarros ne les avait pas atten-



Jessie s'était laissée tomber sur une chaise.

du, il connaissait dans la cour une trappe donnant derrière la maison et qui conduisait à travers la campagne.

Ce fut le chemin que prit Juan Navarros.

Il courait vers le petit bois. Mais bientôt il dut s'arrêter. Ses jambes tremblaient sous lui. Il allait se remettre en marche, quand, soudain, il aperçut Jessie en train de causer avec John Stones.

Son sang ne fit qu'un tour et une bouffée de colère passa dans son cerveau.

Il sortit son revolver, visa un instant. Un coup de fouet claqua dans l'air.

John Stones s'abattit, les bras en avant.

Alors, Juan Navarros vit rouge. L'occasion était trop belle pour ne pas se venger en même temps de Jessie.

Il la visa à son tour.

Mais à ce moment il entendit des cris derrière lui. C'était les policemen qui, l'ayant aperçu de loin, s'étaient élancés à sa poursuite.

Il se hâta de presser la détente. Mais sa main tremblait. La balle passa à quelques centimètres de Jessie. Il l'avait manquée.

Alors, il reprit sa course.

Il allait droit devant lui, comme un fou. Tout à coup, Juan Navarros s'arrêta : devant lui s'ouvrait un ravin escarpé et profond. Il ne pouvait aller plus loin.

Il comprit que l'heure de la justice, annoncée par Ravengar, avait sonné. Il lui était impossible d'échapper à sa destinée.

Dans un éclair il vit le tribunal de Cuba, le baigne terrible, la honte éternelle; tout, même la mort n'était-il point préférable au sort qui l'attendait à son tour?

Les policiers approchaient toujours.

De la main il leur fit signe de s'arrêter. Machinalement ils obéirent.

Il s'inclina devant eux, un sourire narquois crispa son visage. Et, lentement, il leur dit :

— Inutile d'aller plus loin, Messieurs. Juan Navarros a perdu, il paie!...

Et, se retournant, il se lança dans le vide. Son corps bondit de roche en roche pour arriver jusqu'au bas du ravin. Juan Navarros, le crâne fracassé, était mort.

— Dieu lui pardonne! murmura un policeman en guise d'oraison funèbre : nous n'avons plus rien à faire avec lui!...

LA RÉSURRECTION D'HARRY PRICE

Jessie, entrée dans le pavillon, s'était laissée tomber sur sa chaise.

Tout en semblant la favoriser, les événements ne tournaient-ils point, au contraire, contre elle? Comment arriverait-elle, désormais, à obtenir la réhabilitation d'Harry Price?

Sa haine pour son mari s'était, à l'assurance de sa mort tragique, changée en grande pitié. Mais sa disparition l'avait soulagée d'un grave poids. A présent, elle n'avait plus à craindre son redoutable ennemi et son malheureux fiancé était, enfin, vengé.

Soudain elle sentit une main se poser doucement sur son épaule.

Elle se retourna et poussa un cri : Harry Price était devant elle.

— Vous? s'écria-t-elle.

— Moi-même, répondit-il, ma chère Jessie, moi-même, en chair et en os, cette fois! Mon ami Ravengar m'a dit que vous étiez inconsolable. Alors, je me suis décidé à sortir de ma tombe et à revenir sur cette terre.

Jessie regardait son interlocuteur avec de grands yeux étonnés.

Révait-elle? Était-elle devenue folle? Ou un Dieu miséricordieux avait-il permis un inconcevable miracle?

Mais Harry Price lui avait pris la main et, l'attirant tendrement vers lui :

— Oui, Jessie, c'est bien moi... Que vos chers doigts roses touchent ma chair... C'est bien moi qui viens vous apprendre la fin de vos épreuves!...

— Harry! murmurait la jeune femme.

— Ne méritez-vous point d'être heureuse, Jessie, pour avoir été fidèle et courageuse?... Venez près de moi vous reposer de vos chagrins et de vos angoisses... L'amour a triomphé une fois de plus!... Depuis le jour où, poursuivant la tâche généreuse de réhabiliter un pauvre innocent, vous avez consenti à épouser ce misérable Juan Navarros, j'ai été constamment près de vous!

— Alors, interrogea Jessie dont les yeux s'ouvraient peu à peu, Ravengar...

— Ravengar c'était moi. Pour me venger, il fallait que je réapparusse ici-bas sans que personne pût me reconnaître... Ah! Jessie, ma tendre et belle Jessie, vingt fois j'ai failli me trahir... vingt fois vos larmes ont ébranlé ma volonté... vingt fois j'ai été sur le point de vous crier : Jessie, Harry Price est toujours vivant, Harry Price vous aime toujours!...

— Mon ami... mon ami... balbutiait Jessie défaillante d'émotion.

— Alors, je me suis résolu, en attendant le moment où je pourrais me montrer sous mes véritables traits à me confiner dans le rôle ingrat de protecteur mystérieux!

— Oui, murmura Jessie, évoquant tous les événements auxquels il faisait allusion... Harry, que de fois ne vous ai-je point dû la vie?...

— Ce fut la juste récompense de votre amour et de votre fidélité, Jessie. Mais pourquoi songer encore à tout cela? Ravengar est retourné dans son île, au milieu de l'océan, avec sa perruque blonde, sa moustache ondulée et son monocle! Les boules de noir absolu sont perdues, le journal d'Eric Mathewson est brûlé et le manteau magique n'a plus son pouvoir. Qu'importe? Ne nous sommes-nous point retrouvés et ne nous aimons-nous point?

— Vous avez raison, Harry, la plus grande puissance, ici-bas, c'est l'amour !

Le jeune homme avait attiré Jessie contre lui. Ils demeurèrent un instant silencieux, se regardant dans les yeux tendrement : tout le passé avait disparu et l'avenir s'ouvrait, radieux, devant eux.

Longtemps ils restèrent ainsi, éperdus d'une joie surhumaine, ne trouvant point les mots qui eussent exprimé leur bonheur.

Enfin, dans un souffle, Harry demanda :

— Jessie, vous m'aimez toujours ?

Elle baissa les yeux et, si bas qu'il devina plutôt qu'il n'entendit, elle murmura :

— Je t'adore !...

DÉTAILS RÉTROSPECTIFS

Assis, tous deux, devant la grande cheminée où les bûches achevaient de se consumer, jetant, sous la morsure de la flamme, un gai rougeoiement à travers la grille, Harry Price racontait à Jessie ce qui s'était passé depuis le jour où, après le prononcé du jugement qui l'envoyait au bague, les policemen l'avaient entraîné, jusqu'au moment où, sur le coup de sifflet du contremaître, il avait été balancé, par-dessus le bastingage du *Sannah*, dans le cercueil d'un forçat.

— Quelle angoisse a dû être la vôtre ! murmura Jessie.

— Non, répondit-il, car il me semblait que, malgré tout le danger que je courais, c'était la liberté qu'on allait me rendre... C'est aussi que j'avais souffert tout ce qu'il était possible à une créature humaine de souffrir... cette horrible promiscuité... ces travaux au-dessus de mes forces... cette impossibilité de faire entendre une voix innocente... Une seule chose me soutenait au milieu de ces effroyables épreuves... la certitude, ma chère Jessie, que vous ne m'oublieriez jamais... J'avais confiance en votre serment... et c'était cette pensée qui me donnait le courage de vivre... J'avais fait le sacrifice de mon existence... mais je voulais vous revoir... oui, vous revoir, ne fût-ce qu'une seconde... vous dire que je mourais pour vous !... Aussi jugez de ma joie quand, échappé par miracle à la mort, dans mon évasion du transport des forçats, que tout le monde crut, d'ailleurs mortelle pour moi, je pus, après avoir volé le petit yacht le *Margaret*, gagner l'îlot de Ravengar où m'attendaient les biens les plus inappréciables, la fortune, la liberté et le secret des boules mystérieuses qui me permettait de me venger de tous ceux qui m'avaient fait tant de mal. Et cette joie a failli me coûter bien cher !

— Comment cela, Harry ?

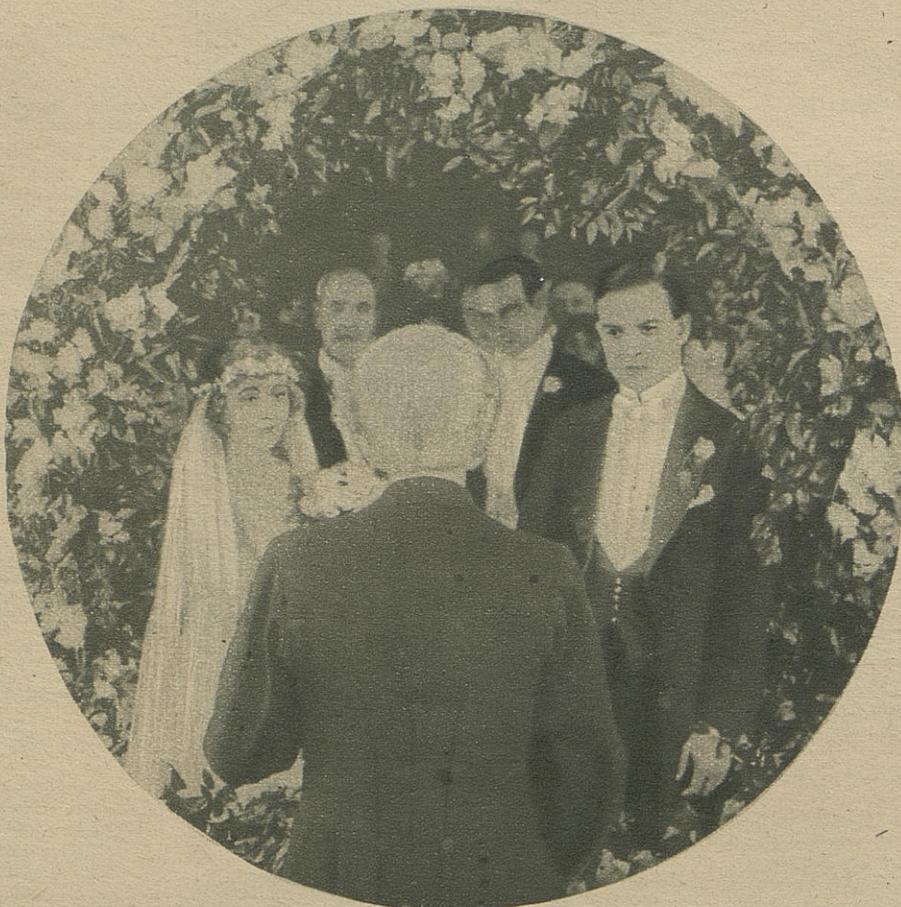
— Comment j'ai échappé au plus effroyable des dangers ? commença-t-il... Je venais, à la porte de la caverne, de trouver entre les mains d'Eric Mathewson le flacon qui renfermait les boules mystérieuses et son journal. Alors je me rendis sur la plage où, quelques heures plus tôt, j'avais abordé. Je m'assis sur un rocher et, remettant à plus tard le soin de connaître les aventures de l'infortuné passager de l'*Ivanhoe*, j'arrivai tout de suite aux dernières pages. C'était là que se trouvait le fameux secret du chimiste. J'étais si absorbé par ma lecture, ma chère Jessie, que je ne vis point, derrière moi, une pieuvre énorme sortir de l'océan, un de ces monstres gigantesques. Elle s'approcha de moi, portée par le flot. Un de ses tentacules, sortant de l'eau, me saisit à la jambe. Un autre s'enroula

le long de mon bras, un troisième autour de mes hanches. En vain me débattis-je avec toute mon énergie. Ouvrant mon couteau, je lui en portai, au hasard, des coups redoublés. La lame s'enfonça dans la chair visqueuse sans que la bête immonde en parut le moindre incommode. J'appelai au secours. L'écho ne me répondit même pas. Un instant encore, j'essayai de résister, essayant de m'accrocher au rocher. La pieuvre était la plus forte. Lentement elle m'attirait à elle. Peu à peu l'eau me monta jusqu'aux genoux, puis jusqu'aux épaules. Elle passa enfin pardessus ma tête. La bête avait réussi à m'entraîner dans son repaire.

— Oh ! s'écria Jessie avec terreur...

Mais, d'un geste tendre, Harry Price calma son émoi.

— Qui me sauva ? reprit-il. Votre nom, sans doute, évoqué dans cette heure effroyable. Il me redonna une vigueur dont je me croyais



Ce fut d'une voix émue qu'ils prononcèrent le mot qui les unissait pour toujours.

incapable. Certaine de tenir sa proie, la pieuvre avait, en descendant au fond de l'océan, desserré son étreinte. Elle ne m'enlaçait plus le corps qu'avec un tentacule. A demi-asphyxié déjà, je parvins à le couper avec mon couteau que j'avais gardé entre mes dents. Je remontai aussitôt à la surface et je me mis à nager vers le rivage.

— Vous étiez sauvé !

— Non, Jessie, pas encore. L'horrible bête, voyant sa proie lui échapper, s'était aussitôt lancée à ma poursuite. Elle m'eut vite rattrapé. Je n'étais pas arrivé sur le bord que déjà ses tentacules m'avaient de nouveau saisi et, s'enroulant autour de mon corps, m'enlaçaient, plus étroitement encore, cette fois. Mais mes bras étaient libres. Je pris mon temps. Je calculai mes efforts. Et, d'un coup désespéré, je lui plongeai mon couteau entre les deux yeux. Frappée au cerveau, la pieuvre était morte. Ses tentacules se détendirent. Je me dégageai. Un instant la bête ballotta sur le flot, puis s'enfonça tout d'un coup. Je pus gagner le rivage. J'avais échappé au plus effroyable des dangers et je m'en étais tiré avec une légère blessure à la main.

A ce terrible souvenir de grosses gouttes de sucr froide perlèrent au front du jeune homme. Jessie l'attira doucement vers elle et l'embrassant murmura :

— Je vous ferai oublier tout cela. Harry !...

HYMÉNÉE !

Un mois après ces événements, le temple de la cinquième avenue débordait d'une foule compacte.

C'était le jour du mariage d'Harry Price et de Jessie Walcott. Tout New-York avait tenu à donner à la victime de la plus effroyable erreur judiciaire et à l'héroïne des plus incroyables aventures une marque de sympathie.

M. Stéphen Walcott donnait le bras à sa fille. Il avait été fort étonné, le brave homme, d'apprendre tout ce qui s'était passé. Il en avait, d'ailleurs, aisément pris son parti. En somme, que voulait-il ? Le bonheur de sa fille. Jessie était heureuse. Qu'eût-il demandé davantage ?

Quant à Jessie, elle rayonnait. Elle était plus jolie que jamais. La joie l'auréolait d'une grâce surhumaine. Vêtue d'une toilette magnifique, elle distribuait de tous côtés des sourires aimables. Quelle différence avec son mariage avec Juan Navarros ! Il semblait que le ciel s'était ouvert devant elle et qu'elle marchait vers le Paradis.

Harry Price la suivait. Il était calme. Depuis le jour où il avait reparu dans le monde sous les traits de Ravengar, il attendait cette heure. Il savait qu'elle viendrait. Ses yeux froids et clairs brillaient d'une douceur extraordinaire. Il avait conscience de son bonheur. Il le savourait voluptueusement.

De jeunes enfants, précédant le couple, jonchaient le sol de roses. Un orchestre jouait une marche nuptiale.

Enfin, Jessie et Harry arrivèrent sous l'arc de triomphe, fait de fleurs et de feuillages, où le pasteur les attendait et ce fut d'une voix émue qu'ils prononcèrent le mot qui les unissait pour toujours.

Ils étaient mariés...

Après tant d'épreuves, Jessie et Harry avaient bien le droit d'être heureux. Ils le furent, comme dans les contes de fées, et rien ne nous permet de douter qu'ils vivront très vieux et qu'ils auront beaucoup d'enfants.

Ici s'arrête donc la

tâche du romancier qui a conté, de son mieux, des aventures que quelques lecteurs, certainement, ne voudront pas croire véridiques.

Mais qu'y a-t-il de plus près du rêve que la réalité ? et pourquoi ne point conclure simplement que, même si la merveilleuse histoire de Ravengar n'exista que dans l'imagination de l'écrivain, l'heure de la justice finit toujours par sonner ici-bas, et l'Amour par être vainqueur.

FIN



Jay de la mer

Dans notre prochain numéro, nous reprendrons la publication régulière du passionnant roman si plein d'actualités, de GÉRARD BAUER *Du Sang dans la Mer* que l'abondance des matières nous a obligé d'interrompre à plusieurs reprises.



Les mutilés assistent à la revue



Les Marocains devant le Lion de Belfort.

Les aviateurs et leur drapeau entrent dans le faubourg Saint-Antoine.



M. Poincaré décore les généraux.

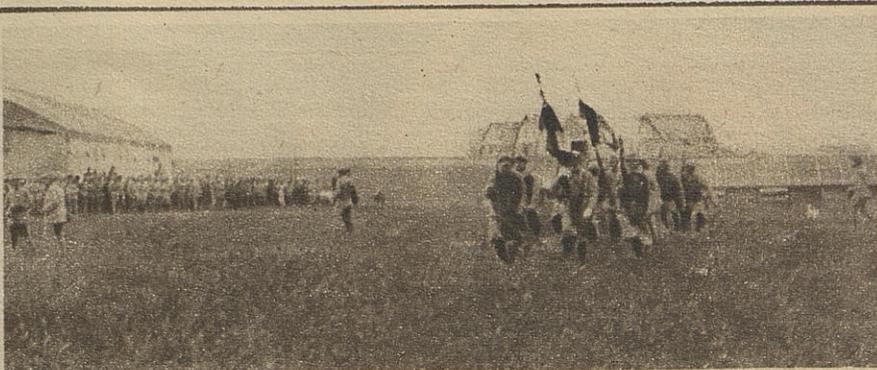
PARIS ACCLAME LES DRAPEAUX DE LA VICTOIRE

Légionnaires, fantassins, marocains, coloniaux, marins, artilleurs, chasseurs, alpins, aviateurs, avec leurs drapeaux, sublimes guenilles de la gloire patinées par la poussière des batailles, ils ont traversé Paris, arrachant des larmes de reconnaissance à ceux qui les applaudissaient. Tous ces héros, aux manches couvertes de brisques, aux

capotes ornées de médailles, ont défilé, donnant à la France et au monde entier, eux qui se battent depuis trois ans, un spectacle inoubliable de force et d'invincibilité.



Le général Franchet d'Esperey décore Guynemer.



Le drapeau de l'aviation et celui du 82^e d'infanterie.



« En vertu des pouvoirs qui m'ont été conférés » dit le général.



Guynemer après la remise de sa rosette.



Le général Franchet avec les aviateurs.

LE CAPITAINE GUYNEMER REÇOIT LA ROSETTE D'OFFICIER DE LA LEGION D'HONNEUR

A vingt-trois ans, l'as des as, le capitaine Guynemer, vient de recevoir la rosette d'officier de la Légion d'honneur. Le jour où, en présence de cette escadrille célèbre qui ne compte que des héros, le

glorieux aviateur recevait cette décoration des mains du général Franchet d'Esperey, commandant le groupe des armées du Nord, il comptait quarante-cinq victoires, vingt-deux citations, deux blessures.

Vient de paraître :
 CAPITAINE LANGEVIN
CAVALIERS DE FRANCE
 1914 : ÉTAPES ET COMBATS
 Préface de Théodore CHÈZE
 Illustration de Gérard COCHET
 Un volume in-18. 3fr.50
 L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE
 30, rue de Provence - PARIS

CURE D'EMBOINPOINT

REPRISE ASSURÉE DE 2 A 5 KGS PAR MOIS AVEC LE

"MARALIMENT"

(POTAGES ET CROQUETTES AUX ALGUES MARINES)

GRATIS METHODE ET PREUVES. ECRIRE
LABORATOIRE MARIN

ENGHEN-LES-BAINS (S&O)

DÉPÔT POUR PARIS 49, RUE DE MAUBEUGE, 10^{ème}

J'ai vu...

L'ambassadeur des Etats-Unis félicite le docteur Bonnet et ses collaborateurs.



UNE VISITE DE M. SHARP

Dernièrement, l'ambassadeur des Etats-Unis à Paris est allé visiter les Grands Blessés de l'hôpital de l'Ecosse, rue de la Chaise. M. Sharp a été guidé dans sa visite par le général Dubail, M. G. Delavenne conseiller municipal



M. Sharp et le général Dubail dans le jardin de l'hôpital.

A L'HOPITAL DE L'ÉCOSSE

par le docteur Charles Bonnet médecin-chef, et le professeur Jean-Louis Faure, chirurgien de l'hôpital. Lord Bertie of Thame ambassadeur de Grande Bretagne, les ministres de Serbie, de Belgique et de Danemark assistaient à cette réception.

URODONAL

dissout l'acide urique

Goutte
Rhumatismes
Gravelle
Artério-
Sclérose
Aigreurs



L'URODONAL est au rhumatisme ce que la quinine est à la fièvre, la Vamianine à l'avarie.

Recommandé par le Professeur LANCEREAUX Ancien Président de l'Académie de Médecine dans son TRAITÉ de la GOUTTE.

Etablissements Chatelain, 2, rue Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. Le flacon, franco 7 fr. 20; les 3 flacons, 20 fr.

L'URODONAL nettoie le rein, lave le foie et les articulations. Il assouplit les artères et évite l'obésité.

VAMIANINE

Tabes, Avarie, Maladies de la Peau



Nouveau produit scientifique non toxique, à base de métaux précieux et de plantes spéciales.

Acné
Psoriasis
Eczéma
Ulcères

Bourgeonner n'est pas le symptôme d'une santé florissante

L'OPINION MÉDICALE :

« Ce qui est absolument démontré d'ores et déjà, c'est que, même employée seule au cours des manifestations primaires et secondaires de la syphilis, la Vamianine donne des résultats comme jamais les médecins qui l'emploient n'en auront auparavant constaté dans leur pratique spéciale. »

D. RAYNAUD,

Ancien médecin en chef des Hôpitaux militaires

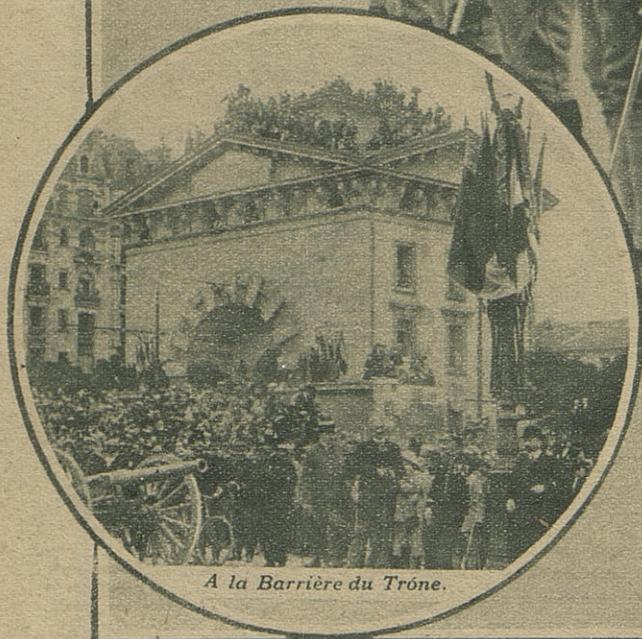
Toutes pharmacies et Etablissements Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris, 10 fr. 11 fr.

Il sera remis sur toute demande la brochure

MÉDICATION par la VAMIANINE, par le docteur de Lézinière, Docteur en sciences, médecin des hôpitaux municipaux de Marseille.

J'ai vu

Les fusiliers marins de l'Yser,
place de la Bastille.



A la Barrière du Trône.

LE TROISIÈME 14 JUILLET DE LA GRANDE GUERRE

Pour le troisième 14 Juillet de la Grande Guerre, ce fut la fête des drapeaux ! De Vincennes au Lion de Belfort, une légion de héros avec leurs emblèmes, tous décorés ou cités à l'ordre, ont traversé Paris dans une trainée de gloire, salués par des centaines de mille de personnes qui, de tout leur cœur, criaient leur amour à ces drapeaux couverts de gloire et teints du sang des enfants de la France.

Cours de Vincennes : quelques glorieux emblèmes.